

Bulletin Communiste

ORGANE DU COMITÉ DE LA TROISIÈME INTERNATIONALE

123, rue Montmartre, Paris Hebdomadaire Le Numéro : 50 centimes

SOMMAIRE

Le Bolchévisme (*Rosa Luxembourg*). — L'arrestation de Souvarine (*René Reynaud*). — Héros et martyrs de l'Internationale communiste : Karl Liebknecht et Rosa Luxembourg (*L. Trotsky*).

Réponse aux Indépendants (*G. Zinoviev*). — Sur les Conseils ouvriers (*Robert Thal*). — Loyauté des Constructeurs. — Le Blocus des Communistes. — Divers.

LE BOLCHEVISME

L'article que nous donnons ci-dessous, et que Rosa Luxembourg écrivait peu de temps avant sa mort, n'a rien perdu de sa valeur. Il résume avec simplicité et une grande clarté les éléments de la lutte communiste. Il dit aussi toute l'élevation de l'idéal prolétarien. A l'heure où la Russie traverse une épreuve nouvelle, les travailleurs ont besoin de ne jamais perdre de vue toute la grandeur de la cause qu'elle soutient.

La révolution prolétarienne commencée aujourd'hui ne peut avoir d'autre but et d'autre résultat que la réalisation du socialisme. La classe ouvrière doit avant tout essayer de s'emparer de toute la puissance politique de l'Etat. Pour nous, socialistes, ce pouvoir politique n'est qu'un moyen. Le but pour lequel nous devons employer ce pouvoir, c'est la transformation fondamentale de tous les rapports sociaux.

Aujourd'hui, toutes les richesses, les plus grandes et les meilleures terres, les mines, les machines, les fabriques, appartiennent à quelques grands propriétaires et grands capitalistes. La grande masse des travailleurs ne reçoit d'eux qu'un misérable salaire pour les empêcher de mourir de faim, en échange d'un pénible travail. La société actuelle a pour but l'enrichissement d'un petit nombre d'oisifs.

Cette situation doit changer entièrement. Toutes les richesses sociales, le sol et le sous-sol avec tous leurs trésors, toutes les fabriques, tous les instruments de travail doivent être enlevés aux exploités.

Le premier devoir qui incombe à un gouvernement réellement prolétarien est de déclarer, par une série de lois, propriété de la société

les principaux instruments de production, et de les mettre sous le contrôle de la société.

Alors commence réellement la véritable tâche, et la plus lourde : la construction de la société sur de toutes nouvelles fondations.

A l'heure actuelle, dans chaque entreprise, la production est uniquement dirigée par le propriétaire-capitaliste. L'entrepreneur décide seul de l'objet et du mode de la production, ainsi que du lieu et du temps de la vente des marchandises. Les travailleurs ne s'occupent en rien de ces choses, ils ne sont que de vivantes machines à qui l'on demande uniquement de fonctionner.

Dans la société socialiste, tout cela doit changer.

La production n'a plus pour but l'enrichissement personnel des individus, mais la satisfaction des besoins de chacun. Pour cela, les fabriques, les chantiers, les cultures, doivent être transformés dans un sens tout nouveau.

En premier lieu : lorsque la production aura pour but d'assurer à tous des conditions humaines de vie, une nourriture riche, des vêtements, une nourriture intellectuelle, alors le rendement de la production devra être beaucoup plus grand que de nos jours. Les champs devront fournir une plus grande récolte, les fabriques devront avoir un développement technique suprême, les plus riches parmi les mines de charbon et de fer devront seules être exploitées. Il s'ensuit que la socialisation doit s'étendre à la grande industrie et à l'agriculture. Nous ne voulons pas enlever son petit morceau de propriété au petit paysan et au petit artisan, qui gagne son propre pain en travaillant sa terre ou en exploitant son atelier. Avec le temps, ils viendront tous à nous

et ils apprendront à connaître les avantages du socialisme sur la propriété privée.

En second lieu : pour que chacun puisse goûter du bien-être, tous doivent travailler.

Seul celui qui accomplit quelque part un travail utile à la société, qu'il soit manuel ou intellectuel, peut réclamer de la société les moyens de satisfaire ses besoins. Il faut en finir avec la vie oisive comme la mènent aujourd'hui la plupart des riches exploités. Il va de soi que la société socialiste exige l'obligation du travail pour tous ceux qui sont en état de travailler, à l'exception, bien entendu, des enfants, des vieillards et des malades. La société doit prendre à sa charge ceux qui ne sont pas en état de travailler, non pas comme aujourd'hui en leur donnant de misérables aumônes, mais en entourant les enfants de soins précieux, en leur inculquant une éducation sociale, en soignant convenablement les vieillards, en soignant gratuitement les malades, etc., etc...

Tertio : pour les mêmes raisons, c'est-à-dire pour le bien-être de la communauté, on doit employer intelligemment les moyens de production et les forces de travail. Le gaspillage, tel qu'il se présente maintenant, à tout moment, doit cesser.

Ainsi, toutes les industries de guerre et de munitions doivent être supprimées, parce que la société socialiste peut se passer d'engins meurtriers, et les matières et les forces de travail précieuses doivent être employées à des fins plus utiles. Les industries de luxe qui fournissent aujourd'hui toutes sortes de fantaisies aux fainéants doivent également disparaître ; il doit en être de même des services de milice et de police.

Les forces de travail retenues à tout cela trouveront une besogne plus utile et plus digne.

De cette manière, quand on aura obtenu un peuple de travailleurs, quand tous travailleront pour tous, pour l'utilité et le bien-être généraux, il faudra que le travail lui-même soit accompli tout autrement.

En ce moment, le travail à la fabrique et aux champs, ainsi qu'au bureau, est généralement un mal et un fardeau pour le prolétaire.

On va au travail parce que l'on y est obligé, parce que sans cela on ne peut subvenir à ses besoins. Dans la société socialiste, où tous travaillent au bien-être commun, il faut évidemment, pendant le travail, donner tous les soins à l'hygiène et à l'agrément. Un temps de travail court, des ateliers hygiéniques et toutes les mesures pour la variation de la besogne doivent être introduits, pour que chacun puisse accomplir, avec amour et goût, sa part de travail. Pour toutes ces réformes, il faut cependant aussi d'autres éléments. Actuellement le capitaliste ou ses intermédiaires, chef d'atelier ou surveillant, se trouvent derrière le travailleur. C'est la faim qui conduit le prolétaire à la fabrique ou au bureau. L'entrepreneur veille alors à ce qu'il ne gaspille pas son temps,

à ce qu'il n'abîme pas le matériel, à ce que son travail soit convenable et bon. L'entrepreneur et son fouet disparaissent dans la société socialiste.

Ici les travailleurs deviennent des hommes libres et égaux qui travaillent pour leurs propres biens. Cela signifie également : travailler avec zèle spontanément, ne pas manier la richesse collective avec légèreté, produire un travail bon et précis. Chaque entreprise socialiste demande naturellement un conducteur technique, qui connaît à fond la branche, qui ordonne le nécessaire pour que tout s'adapte, pour qu'il y ait la meilleure répartition du travail et que la plus grande production soit atteinte.

C'est un devoir sacré de se dévouer et de se sacrifier à cette réglementation, à son maintien par l'ordre et la discipline. En un mot : le travailleur de la société socialiste doit montrer qu'il sait travailler avec zèle et ordre et fournir la meilleure besogne sans qu'il ait derrière lui le capitaliste et son surveillant. Il faut pour cela de la discipline intérieure, de la maturité intellectuelle, une ferme tenue morale : il faut un sentiment de dignité et de responsabilité, tout une résurrection intérieure du prolétaire.

On ne peut pas réaliser le socialisme avec des négligents, des égoïstes, des écervelés et des indifférents.

La société socialiste a besoin d'hommes qui soient tous pleins d'enthousiasme pour le bien-être commun, qui soient remplis d'esprit de sacrifice et de solidarité, d'hommes qui acceptent également avec courage le travail le plus lourd. Nous ne devons cependant pas attendre des dizaines et des centaines d'années, jusqu'à ce que de nouvelles générations soient élevées. C'est précisément dans la Révolution que la masse prolétarienne acquiert l'idéalisme nécessaire et qu'elle arrive vite à la maturité intellectuelle. Le courage et la persévérance, la clarté intérieure sont également nécessaires pour que la révolution puisse être conduite à la victoire. Si nous parvenons à former d'ardents lutteurs dans la révolution actuelle, nous aurons également les travailleurs socialistes futurs qui jetteront les bases d'un ordre nouveau. Comme génération future, ils formeront, sans nul doute, le fondement réel de la société socialiste. C'est à elle-même de montrer qu'elle peut accomplir cette grande tâche, qu'elle porte en elle : l'avenir de l'humanité. Tout un vieux monde pourri doit être anéanti et un tout nouveau monde doit être construit !

Rosa LUXEMBOURG.

La Vie Ouvrière

Hebdomadaire

Paraît tous les vendredis

En vente partout : 20 centimes

96, quai Jemmapes (10^e)

Paris

L'arrestation de Souvarine

Continuant son infâme pesogne de provocation, le gouvernement a fait arrêter lundi dernier notre ami Boris Souvarine.

Après Monatte, Lorient; après Lorient, Souvarine ! C'est dans l'ordre et c'est parfait. En multipliant arrestations et perquisitions, le gouvernement obtient un résultat diamétralement opposé à celui qu'il poursuit. Nous en avons chaque jour la preuve. Qu'il continue !

Notre ami est naturellement inculpé lui aussi de « complot contre la sûreté de l'Etat et de provocation au meurtre, au pillage, à l'incendie », etc.

Pour qui connaît Souvarine, cette nouvelle arrestation est un défilé au bon sens. Ses adversaires même reconnaissent sa parfaite probité, son dévouement à notre cause, son érudition et son désintéressement.

Monatte, Lorient et Souvarine en prison ! Ce choix du gouvernement les honore et nous honore. Mais il faut bien que les misérables qui nous gouvernent sachent que nous sommes tous solidaires de ceux qu'ils persécutent et qu'un immense mouvement en faveur de nos prisonniers aura lieu.

Nous ne nous laisserons pas étrangler.

Le Comité de la 3^e Internationale est toujours debout. Quant à ce *Bulletin Communiste*, dont Souvarine fut l'âme, tant qu'il restera un de nous en liberté, il paraîtra. Nous redoublons d'efforts, nous sommes certains que tous les communistes nous soutiendront. Nous ne capitulerons pas ! Les arrestations n'arrêteront pas notre propagande, elles l'amplifient.

Souvarine écrivait ici même la semaine dernière :

« Nos camarades persécutés peuvent attendre sans frémir le procès qui leur est fait. Ce sera le procès du régime féroce, despotique et sanglant du capitalisme, où les accusés se feront accusateurs, où le prolétariat criera son témoignage avec une force telle que les assises de la puissance bourgeoise en trembleront, où le verdict, quel qu'il soit, ne pourra pas ne pas être la condamnation sans appel de la société capitaliste. »

Il se trouve un gouvernement assez fou pour vouloir ouvrir ce procès. Je le répète, c'est parfait ! Serrons les rangs et attendons.

— Nous remercions vivement les innombrables camarades qui nous ont envoyé leurs encouragements et leurs adresses de sympathie pour Lorient et Monatte. Nous sommes, vu le grand nombre de ces communications, dans l'impossibilité de les publier.

René REYNAUD.

Première Protestation

La 9^e section du Parti socialiste, apprenant au cours de sa réunion l'arrestation du camarade Boris Souvarine, lui envoie l'expression de sa fraternelle et ardente sympathie, elle l'assure qu'elle est entièrement solidaire de lui, ainsi que des camarades actuellement poursuivis ou incarcérés.

Le secrétaire : René Reynaud.

COMITE de la 3^e INTERNATIONALE

Adresser tout ce qui concerne le Comité de la 3^e Internationale, 123, rue Montmartre (*Bulletin Communiste*).

Réunion plénière

Réunion plénière du Comité, vendredi 28, à 20 heures, 49, rue de Bretagne.

Le Blocus des Communistes

A la suite d'une information parue dans les colonnes du *Populaire* et concernant l'octroi des passeports aux socialistes français, notre camarade Lucien Deslinières avait envoyé au citoyen Jean Longuet une lettre courtoise, mettant les choses au point.

Comme par hasard, le *Populaire* s'est bien gardé de l'insérer. Le contraire nous eût étonné.

R. R

Bulletin Communiste

Organe du Comité de la 3^e Internationale

PARAIT TOUS LES JEUDIS

Le Numéro : 50 centimes

ABONNEMENTS :

FRANCE

50 numéros.....	25 francs
20 numéros.....	10 francs
10 numéros.....	5 francs

ETRANGER

50 numéros.....	30 francs
20 numéros.....	12 francs
10 numéros.....	6 francs

Adresser tout ce qui concerne l'Administration à

René REYNAUD

123, rue Montmartre - PARIS

HÉROS ET MÂRTYRS DU COMMUNISME

KARL LIEBKNECHT — ROSA LUXEMBOURG

L'inflexible Karl Liebknecht

Nous venons d'éprouver la plus lourde perte. Un double deuil nous atteint.

Deux chefs nous ont été brutalement enlevés, deux chefs dont les noms resteront à jamais inscrits au livre d'or de la révolution prolétarienne : Karl Liebknecht et Rosa Luxembourg.

Le nom de Karl Liebknecht a été universellement connu dès les premiers jours de la grande guerre européenne.

Dans les premières semaines de cette guerre, au moment où le militarisme allemand fêtait ses premières victoires, ses premières orgies sanglantes, où les armées allemandes développaient leur offensive en Belgique, détruisaient les forteresses belges, où les canons de 420 millimètres promettaient, semble-t-il, de mettre tout l'univers aux pieds de Guillaume II, au moment où la social-démocratie officielle, Scheidemann et Ebert en tête, s'agenouillait devant le militarisme et l'impérialisme allemands auxquels tout semblait se soumettre — le monde extérieur avec la France envahie au nord et le monde intérieur non seulement avec la caste militaire et la bourgeoisie, mais aussi avec les représentants officiels de la classe ouvrière — dans ces sombres et tragiques journées, une seule voix s'éleva en Allemagne pour protester et pour maudire : celle de Karl Liebknecht.

Et cette voix retentit par le monde entier. En France, où l'esprit des masses ouvrières se trouvait alors sous la hantise de l'occupation allemande, où le parti des social-patriotes au pouvoir prêchait une lutte sans trêve ni merci contre l'ennemi qui menaçait Paris, la bourgeoisie et les chavins eux-mêmes reconnurent que seul Liebknecht faisait exception aux sentiments qui animaient le peuple allemand tout entier.

Liebknecht, en réalité, n'était déjà plus isolé : Rosa Luxembourg, femme du plus grand courage, lutta à ses côtés, bien que les lois bourgeoises du parlementarisme allemand ne lui aient pas permis de jeter sa protestation du haut de la tribune, ainsi que l'avait fait Karl Liebknecht. Il convient de remarquer qu'elle était secondée par les éléments les plus conscients de la classe ouvrière, où la puissance de sa pensée et de sa parole avaient semé des germes féconds. Ces deux personnalités, ces deux militants, se complétaient mutuellement et marchaient ensemble au même but.

Karl Liebknecht incarnait le type du révolutionnaire inébranlable dans le sens le plus large

de ce mot. Des légendes sans nombre se tissaient autour de lui, entourant son nom de ces renseignements et de ces communications dont notre pressé était si généreuse au temps où elle était au pouvoir.

Karl Liebknecht était — hélas ! nous ne pouvons plus en parler qu'au passé — dans la vie courante, l'incarnation même de la bonté et de l'amitié. On peut dire que son caractère était d'une douceur toute féminine, dans le meilleur sens de ce mot, tandis que sa volonté de révolutionnaire, d'une trempe exceptionnelle, le rendait, capable de combattre à outrance au nom des principes qu'il professait. Il l'a prouvé en élevant ses protestations contre les représentants de la bourgeoisie et des traîtres social-démocrates du Reichstag allemand, où l'atmosphère était saturée des miasmes du chauvinisme et du militarisme triomphants. Il l'a prouvé lorsque, soldat, il leva, sur la place de Potsdam, à Berlin, l'étendard de la révolte contre les Hohenzollern et le militarisme bourgeois.

Il fut arrêté. Mais ni la prison, ni les travaux forcés n'arrivèrent à briser sa volonté et, délivré par la révolution de novembre, Liebknecht se mit à la tête des éléments les plus valeureux de la classe ouvrière allemande.

Rosa Luxembourg. — Puissance de ses idées.

Le nom de Rosa Luxembourg est moins connu dans les autres pays et en Russie, mais on peut dire, sans craindre d'exagérer, que sa personnalité ne le cède en rien à celle de Liebknecht.

Petite de taille, frêle et malade, elle étonnait par la puissance de sa pensée.

J'ai dit que ces deux leaders se complétaient mutuellement. L'intransigeance et la fermeté révolutionnaires de Liebknecht se combinaient avec une douceur et une aménité féminines, et Rosa Luxembourg, malgré sa fragilité, était douée d'une puissance de pensée toute virile.

Nous trouvons chez Ferdinand Lassalle des appréciations sur le travail physique de la pensée et sur la tension surnaturelle dont l'esprit humain est capable pour vaincre et renverser les obstacles matériels ; telle était bien l'impression de puissance que donnait Rosa Luxembourg lorsqu'elle parlait à la tribune, entourée d'ennemis. Et ses ennemis étaient nombreux. Malgré sa petite taille et la fragilité de toute sa personne, Rosa Luxembourg savait dominer et tenir en suspens un large auditoire, même hostile à ses idées.

Par la rigueur de sa logique, elle savait réduire

au silence ses ennemis les plus résolus, surtout lorsque ses paroles s'adressaient aux masses cultivées.

Ce qui aurait pu arriver chez nous pendant les journées de juillet.

Nous savons trop bien comment procède la réaction pour organiser certaines émeutes populaires. Nous nous souvenons tous des journées que nous avons vécues en juillet dans les murs de Petrograd, alors que les bandes noires rassemblées par Kérénsky et Tseretelli contre les bolcheviks organisaient le massacre des ouvriers, assommant les militants, fusillant et passant au fil de la baïonnette les ouvriers isolés surpris dans la rue. Les noms des martyrs prolétariens, tel celui de Veinoff, sont encore présents à l'esprit de la plupart d'entre nous. Si nous avons conservé alors Lénine, si nous avons conservé Zinoviev, c'est qu'ils ont su échapper aux mains des assassins. Il s'est trouvé alors parmi les mencheviks et les socialistes-révolutionnaires des voix pour reprocher à Lénine et à Zinoviev de se soustraire au jugement, tandis qu'il leur eût été si facile de se laver de l'accusation élevée contre eux, et qui les dénonçait comme des espions allemands. De quel tribunal voulait-on parler ? De celui probablement auquel on mène plus tard Liebknecht, et à mi-chemin duquel Lénine et Zinoviev auraient été fusillés pour tentative d'évasion ? Telle aurait été sans nul doute la déclaration officielle. Après la terrible expérience de Berlin, nous avons tout lieu de nous féliciter de ce que Lénine et Zinoviev se soient abstenus de comparaître devant le tribunal du gouvernement bourgeois.

Aberration historique

Perte irréparable, trahison sans exemple ! Les chefs du Parti communiste allemand ne sont plus. Nous avons perdu les meilleurs de nos frères, et leurs assassins demeurent sous le drapeau du parti social-démocrate qui a l'audace de commencer sa généalogie à Karl Marx ! Voilà ce qui se passe, camarades ! Ce même parti, qui a trahi les intérêts de la classe ouvrière dès le début de la guerre, qui a soutenu le militarisme allemand, qui a encouragé la destruction de la Belgique et l'invasion des provinces françaises du Nord, ce parti dont les chefs nous livraient à nos ennemis les militaristes allemands aux jours de la paix de Brest-Litovsk ; ce parti et ses chefs — Scheidemann et Ebert — s'intitulent toujours marxistes tout en organisant les bandes noires qui ont assassiné Karl Liebknecht et Rosa Luxembourg !

Nous avons déjà été les témoins d'une semblable aberration historique, d'une semblable félonie historique, car le même tour a déjà été joué avec le christianisme. Le christianisme évangélique, idéologie de pêcheurs opprimés, d'esclaves, de travailleurs écrasés par la société, idéologie du prolétariat, n'a-t-il pas été accaparé par ceux qui monopolisaient la richesse par les rois, les patriarches et les papes ? Il est hors de doute que

l'abîme qui sépare le christianisme primitif tel qu'il surgit de la conscience du peuple et des bas-fonds de la société, est séparé du catholicisme et des théories orthodoxes par un abîme tout aussi profond que celui qui s'est maintenant creusé entre les théories de Marx, fruits purs de la pensée et des sentiments révolutionnaires, et les résidus d'idées bourgeoises dont trafiquent les Scheidemann et les Ebert de tous les pays.

Le sang des militants assassinés crie vengeance !

Camarades ! Je suis convaincu que ce crime abominable sera le dernier sur la liste des forfaits commis par les Scheidemann et les Ebert. Le prolétariat a supporté longtemps les iniquités de ceux que l'histoire a placés à sa tête ; mais sa patience est à bout et ce dernier crime ne restera pas impuni. Le sang de Karl Liebknecht et de Rosa Luxembourg crie vengeance ; il fera parler les pavés des rues de Berlin et ceux de la place de Potsdam, où Karl Liebknecht a le premier levé l'étendard de la révolte contre les Hohenzollern. Et ces pavés — n'en doutez pas — serviront à ériger de nouvelles barricades contre les exécuteurs de basses œuvres, les chiens de garde de la société bourgeoise — contre les Scheidemann et les Ebert !

La lutte ne fait que commencer.

Scheidemann et Ebert ont étouffé, pour un moment, le mouvement spartakiste (communistes allemands) ; ils ont tué deux des meilleurs chefs de ce mouvement et peut-être fêtent-ils encore à l'heure qu'il est leur victoire ; mais cette victoire est illusoire, car il n'y a pas encore eu, en fait, d'action décisive. Le prolétariat allemand ne s'est pas encore soulevé pour conquérir le pouvoir politique. Tout ce qui a précédé les événements actuels n'a été de sa part qu'une puissante reconnaissance pour découvrir les positions de l'ennemi. Ce sont les préliminaires de la bataille, mais ce n'est pas encore la bataille même. Et, ces manœuvres de reconnaissance étaient indispensables au prolétariat allemand, de même qu'elles nous étaient indispensables dans les journées de juillet.

Le rôle historique des journées de juillet.

Vous connaissez le cours des événements et leur logique intérieure. A la fin de février 1917 (ancien style), le peuple avait renversé l'autocratie, et pendant les premières semaines qui suivirent, il sembla que l'essentiel était accompli. Les hommes de nouvelle trempe qui surgirent des autres partis — des partis qui n'avaient jamais joué chez nous un rôle dominant — ces hommes jouèrent au début de la confiance ou plutôt de la demi-confiance des masses ouvrières.

Mais Petrograd se trouvait — comme il le fallait — à la tête du mouvement ; en février, comme en juillet, il représentait l'avant-garde appelant les ouvriers à une guerre déclarée contre le gouvernement bourgeois, contre les ententistes,

c'est cette avant-garde qui accomplit les grandes manœuvres de reconnaissance.

Elle se heurta précisément, dans les journées de juillet, au gouvernement de Kérensky.

Ce ne fut pas encore la révolution, telle que nous l'avons accomplie en octobre : ce fut une expérience dont le sens n'était pas encore clair à ce moment à l'esprit des masses ouvrières.

Les travailleurs de Petrograd s'étaient bornés à déclarer la guerre au gouvernement de Kérensky ; mais dans la collision qui eut lieu, ils purent se convaincre et prouver aux masses ouvrières du monde entier qu'aucune force révolutionnaire réelle ne soutenait Kérensky et que son parti était composé des forces réunies de la bourgeoisie, de la garde blanche et de la contre-révolution.

Comme il vous en souvient, les journées de juillet se terminèrent pour nous par une défaite au sens formel de ce mot ; les camarades Lénine et Zinoviev furent contraints de se cacher. Beaucoup d'entre nous furent emprisonnés ; nos journaux furent bâillonnés, le soviet des députés ouvriers et soldats réduit à l'impuissance, les typographies ouvrières saccagées, les locaux des organisations ouvrières mis sous scellés ; les bandes noires avaient tout envahi, tout détruit.

Il se passait à Petrograd exactement ce qui s'est passé en janvier 1919 dans les rues de Berlin ; mais pas un instant nous n'avons douté alors de ce que les journées de juillet ne seraient que le prélude de notre victoire.

Ces journées nous ont permis d'évaluer le nombre et la composition des forces de l'ennemi ; elles ont démontré avec évidence que le gouvernement de Kérensky et de Tseretelli représentait en réalité un pouvoir exécutif au service des bourgeois et des gros propriétaires contre-révolutionnaires.

Les mêmes faits se sont produits à Berlin.

Des événements analogues ont eu lieu à Berlin. A Berlin, comme à Petrograd, le mouvement révolutionnaire a devancé celui des masses ouvrières arriérées. Tout comme chez nous, les ennemis de la classe ouvrière criaient : « Nous ne pouvons pas nous soumettre à la volonté de Berlin ; Berlin est isolé ; il faut réunir une Assemblée Constituante et la transporter dans une ville provinciale de traditions plus saines. Berlin est perverti par la propagande de Karl Liebknecht et de Rosa Luxembourg ! » Tout ce qui a été entrepris dans ce sens chez nous, toutes les calomnies et toute la propagande contre-révolutionnaire que nous avons entendues ici, tout cela a été répandu en traduction allemande par Scheidemann et Ebert contre le prolétariat berlinois et contre les chefs du Parti communiste : Liebknecht et Rosa Luxembourg. Il est vrai que cette campagne de reconnaissances a revêtu en Allemagne des proportions plus larges que chez nous, mais cela s'explique par le fait que les Allemands répètent une manœuvre qui a déjà été accomplie une fois chez nous ; de plus, les antagonismes de classes sont plus nettement établis chez eux.

Chez nous, camarades, quatre mois se sont écoulés

entre la révolution de février et les journées de juillet.

Il a fallu quatre mois au prolétariat de Petrograd pour éprouver la nécessité absolue de descendre dans la rue afin d'ébranler les colonnes qui servaient d'appui au temple de Kérensky et de Tseretelli.

Quatre mois se sont écoulés après les journées de juillet avant que les lourdes réserves de la province arrivassent à Petrograd, nous permettant de compter sur une victoire certaine et de monter à l'assaut des positions de la classe ennemie en octobre 1917 ou en novembre, nouveau style).

En Allemagne où la première explosion de la révolution a eu lieu en novembre, les événements correspondant à nos journées de juillet la suivent déjà au début de janvier. Le prolétariat allemand accomplit sa révolution selon un calendrier plus serré. Là où il nous a fallu quatre mois, il ne lui en faut que deux.

Et nul doute que cette mesure proportionnelle se poursuivra jusqu'au bout. Des journées de juillet allemandes à l'octobre allemand il ne se passera peut-être pas quatre mois comme chez nous ; il ne se passera peut-être pas deux mois...

Et les coups de feu tirés dans le dos de Karl Liebknecht ont, n'en doutez pas, réveillé de puissants échos par toute l'Allemagne. Et ces échos ont dû sonner comme un glas funèbre aux oreilles des Scheidemann et des Ebert.

Nous venons ici de chanter le *Requiem* pour Karl Liebknecht et Rosa Luxembourg. Nos chefs ont péri. Nous ne les reverrons plus. Mais combien d'entre vous, camarades, les ont-ils approchés de leur vivant ? Une minorité insignifiante.

Et néanmoins, Karl Liebknecht et Rosa Luxembourg ont toujours été présents parmi vous

Dans vos réunions, dans vos congrès vous avez souvent élu Karl Liebknecht président d'honneur. Absent, il assistait à vos réunions, il occupait la place d'honneur à votre table. Car le nom de Karl Liebknecht ne désigne pas seulement une personnalité déterminée et isolée, ce nom incarne pour nous tout ce qu'il y a de bon, de noble et de grand dans la classe ouvrière, dans son avant-garde révolutionnaire.

C'est tout cela que nous voyons en Karl Liebknecht. Et quand l'un d'entre nous voulait se représenter un homme invulnérablement cuirassé contre la peur et la faiblesse ; un homme qui n'avait jamais failli — nous nommions Karl Liebknecht.

Il n'était pas seulement capable de verser son sang (ce n'est peut-être pas le trait le plus grand de son caractère), il a osé lever la voix au camp de nos ennemis déchaînés, dans une atmosphère saturée des miasmes du chauvinisme, alors que toute la société allemande gardait le silence et que le militarisme primait. Il a osé élever la voix dans ces conditions et dire ceci : « Kaiser, généraux, capitalistes et vous — Scheidemann, qui étouffez la Belgique, qui dévastez le nord de la France, qui voulez dominer le monde entier — je vous méprise, je vous hais, je vous déclare la

guerre et cette guerre je la mènerai jusqu'au bout ! »

Camarades, si l'enveloppe matérielle de Liebknecht a disparu, sa mémoire demeure et demeurera ineffaçable !

Mais avec le nom de Karl Liebknecht celui de Rosa Luxembourgeois se conservera à jamais dans les fastes du mouvement révolutionnaire universel.

Connaissez-vous l'origine des légendes des saints et de leur vie éternelle ? Ces légendes reposent sur le besoin qu'éprouvent les hommes de conserver la mémoire de ceux qui, placés à leur tête, les ont servis dans le bien et la vérité ; elles reposent sur le besoin de les immortaliser en les entourant d'une auréole de pureté.

Camarades, les légendes sont superflues pour nous ; nous n'avons nul besoin de canoniser nos héros — la réalité des événements que nous vivons actuellement nous suffit, car cette réalité est par elle-même légendaire.

Elle éveille une puissance légendaire dans l'âme de nos chefs, elle crée des caractères qui s'élèvent au-dessus de l'humanité.

Karl Liebknecht et Rosa Luxembourgeois vivent éternellement dans l'esprit des hommes. Toujours, dans toutes les réunions où nous évoquions Liebknecht nous avons senti sa présence et celle de Rosa Luxembourgeois avec une netteté extraordinaire — presque matérielle.

Nous la sentons encore, à cette heure tragique, qui nous unit spirituellement avec les plus nobles travailleurs d'Allemagne, d'Angleterre et du monde entier tous accablés par le même deuil, par la même immense douleur.

Dans cette lutte et dans ces épreuves nos sentiments aussi ne connaissent pas de frontières.

Rosa Luxembourgeois et Karl Liebknecht sont nos frères spirituels

Liebknecht n'est pas à nos yeux un leader allemand, pas plus que Rosa Luxembourgeois n'est une socialiste polonaise qui s'est mise à la tête des ouvriers allemands... Tous deux sont nos frères ; nous sommes unis à eux par des liens moraux indissolubles.

Camarades ! cela, nous ne le répéterons jamais assez car Liebknecht et Rosa Luxembourgeois avaient des liens étroits avec le prolétariat révolutionnaire russe.

La demeure de Liebknecht à Berlin était le centre de ralliement de nos meilleurs émigrés.

Lorsqu'il s'agissait de protester au parlement allemand ou dans la presse allemande contre les services que rendaient les impérialistes allemands à la réaction russe c'est à Karl Liebknecht que nous nous adressions. Il frappait à toutes les portes et agissait sur tous les cerveaux — y compris ceux de Scheidemann et d'Ebert — pour les déterminer à réagir contre les crimes de l'impérialisme.

Rosa Luxembourgeois avait été à la tête du parti social-démocrate polonais qui forme aujourd'hui avec le parti socialiste polonais le Parti Communiste.

En Allemagne, Rosa Luxembourgeois avait, avec le

talent qui la caractérisait, approfondi la langue et la vie politique du pays ; elle occupa bientôt un poste des plus en vue dans l'ancien parti social-démocrate.

En 1905, Karl Liebknecht et Rosa Luxembourgeois prirent part à tous les événements de la révolution russe. Rosa Luxembourgeois fut même arrêtée en sa qualité de militante active puis relâchée de la citadelle de Varsovie sous caution ; c'est alors qu'elle vint illégalement (1906) à Petrograd où elle fréquenta nos milieux révolutionnaires, visitant dans les prisons ceux d'entre nous qui étaient alors détenus et nous servant dans le sens le plus large de ce mot d'agent de liaison avec le monde socialiste d'alors. Mais en plus de ces relations toutes personnelles, nous gardons de notre communion morale avec elle — de cette communion que crée la lutte au nom des grands principes et des grands espoirs — le plus beau souvenir.

Nous avons partagé avec elle le plus grand des malheurs qui aient atteint la classe ouvrière universelle — la banqueroute honteuse de la II^e Internationale, au mois d'août 1914. Et c'est avec elle encore que les meilleurs d'entre nous ont élevé le drapeau de la III^e Internationale et l'ont tenu fièrement dressé sans faillir un seul instant.

Aujourd'hui, camarades, dans la lutte que nous poursuivons, nous mettons en pratique les préceptes de Karl Liebknecht et de Rosa Luxembourgeois. Ce sont leurs idées qui nous animent quand nous travaillons, dans Petrograd sans pain et sans feu, à la construction du nouveau régime soviétique ; et quand nos armées avancent victorieusement sur tous les fronts c'est encore l'esprit de Karl Liebknecht et de Rosa Luxembourgeois qui les anime.

A Berlin, l'avant-garde du Parti Communiste n'avait pas encore pour se défendre de forces puissamment organisées ; elle n'avait pas encore d'armée rouge comme nous n'en avons pas dans les journées de juillet, quand la première vague d'un mouvement puissant mais inorganisé fut brisée par des bandes organisées quoique peu nombreuses. Il n'y a pas encore d'armée rouge en Allemagne mais il y en a une en Russie ; l'armée rouge est un fait ; elle s'organise et croît en nombre tous les jours.

Chacun de nous se fera un devoir d'expliquer aux soldats comment et pourquoi ont péri Karl Liebknecht et Rosa Luxembourgeois, ce qu'ils étaient et quelle place leur mémoire doit occuper dans l'esprit de tout soldat, de tout paysan. Ces deux héros sont entrés à jamais dans notre panthéon spirituel.

Bien que le flot de la réaction ne cesse de monter en Allemagne, nous ne doutons pas un instant que l'octobre rouge n'y soit proche.

Et nous pouvons bien dire en nous adressant à l'esprit des deux grands défunts : Rosa Luxembourgeois et Karl Liebknecht, vous n'êtes plus de ce monde, mais vous restez parmi nous ; nous allons vivre et lutter sous le drapeau de vos idées, dans l'auréole de votre charme moral et nous jurons si notre heure vient, de mourir debout face à l'ennemi comme vous l'avez fait, Rosa Luxembourgeois et Karl Liebknecht !

L. TROTSKY.

RÉPONSE AUX INDÉPENDANTS

A tous les ouvriers d'Allemagne, au Comité Central du Parti Communiste d'Allemagne, au Comité directeur du Parti Social-Démocrate Indépendant d'Allemagne. (Au sujet de la résolution du Congrès du Parti Social-Démocrate Indépendant d'Allemagne de Leipzig sur l'Internationale Communiste).

Le dernier Congrès du Parti Social-Démocrate Indépendant a voté la résolution de s'adresser à l'Internationale Communiste, en proposant de se joindre à une organisation internationale générale. Le Comité exécutif de l'Internationale Communiste considère comme son devoir de poser cette question devant le tribunal de tous les ouvriers révolutionnaires. Le Comité Exécutif estime que la discussion de cette question n'est possible que devant les masses ouvrières les plus larges, devant les éléments véritablement révolutionnaires de l'armée internationale du Proletariat et non au moyen d'un accord s'abritant dans les coulisses. Les considérations suivantes sont également la réponse à la lettre de Crispin du 15 décembre 1919, adressée au Comité Exécutif de la III^e Internationale et parue dans la *Freiheit*, en date du 2 janvier 1920.

I. — Les ouvriers adhérents à l'U. S. P. (Parti Social-Démocrate Indépendant) et leurs chefs pendant la révolution.

L'Internationale Communiste est convaincue que les ouvriers adhérents à l'U.S.P. pensent d'une façon tout à fait différente que leurs chefs de la fraction de droite. Ceci est le point de départ de notre appréciation de la situation de l'U. S. P. L'Internationale Communiste considère la résolution de Leipzig comme un changement de direction de la politique du Parti, accompli sous la pression de cette partie de la classe ouvrière allemande qui s'est organisée dans ce Parti. Cette partie de la classe ouvrière se place en plus sur le terrain créé par l'expérience de toute la révolution, celui de la Dictature du Proletariat et de la lutte des masses pour cette Dictature, sous le drapeau commun de l'Internationale Communiste. Or ceci est contrarié au plus haut degré par les éléments opportunistes de la droite du Parti, qui sont prêts à reconnaître, en paroles, tout ce que l'on voudra, mais qui, en fait, mettent obstacle par tous les

moyens possibles au développement de la révolution. Les opportunistes, les « gens du Centre » ont éloigné, pendant la guerre impérialiste, le prolétariat de toute action de masses ; ils ont soutenu la « défense nationale » bourgeoise, qui est une trahison ; ils ont nié la nécessité d'une organisation illégale et ils se sont laissé épouvanter par l'idée de la guerre civile. Au début de la Révolution, ils ont participé au gouvernement avec les traîtres déclarés de la classe ouvrière — les Scheidemann et Cie ; — ils ont sanctionné le refus scandaleux d'une Ambassade de la Russie prolétarienne à Berlin et ont soutenu la politique de rupture des relations diplomatiques avec la puissance des Soviets. Les leaders de droite ou « Indépendants » ont préconisé, depuis le début de la révolution allemande, l'orientation vers l'Entente et se sont opposés de toutes leurs forces à l'Union de l'Allemagne avec la Russie des Soviets. Les leaders de droite ou « Indépendants » ont systématiquement préconisé aux prolétaires d'Allemagne les illusions petites bourgeoises du « Wilsonisme » ; ils ont prôné Wilson, en le représentant comme le défenseur d'une « paix juste », le représentant attitré de la « démocratie », etc... Grâce à la tactique de ces leaders de droite, la machine de l'État de l'Empire de Guillaume, abritée seulement par le drapeau républicain, est demeurée intacte. Aux moments les plus décisifs (janvier 1918) de la lutte contre les assassins de la classe ouvrière — Noske et Cie, — les leaders de droite ou Indépendants agissant en courtiers malhonnêtes de « conciliation », ont affaibli la volonté révolutionnaire des ouvriers, ont brisé, en pleine lutte, l'unité du Proletariat et par suite ont été la cause de sa défaite.

D'abord, ils ont dénoncé la dictature des Conseils et se sont placés nettement sur le terrain de la démocratie bourgeoise. Ensuite ils ont essayé de propager l'idée d'un mélange des Conseils et de l'Assemblée Constituante (plan Hilferding). Jusqu'ici ils ont balancé entre les deux, chaque fois qu'il a été question d'agir. Leurs représentants littéraires (Kautsky), qui éditaient leurs parutions en commun avec les pacifistes bourgeois, les « démocrates » et les serviteurs attitrés de la Bourse et des banques, n'ont trouvé aucune meilleure occupation que de répandre sur la révolution russe les saletés et les calomnies des contre-révolutionnaires de Russie et d'ailleurs. C'est ainsi qu'une fable grossière et stupide, inventée par les généraux et espions de l'Entente, la « Socialisation des Femmes » en Russie a trouvé place dans le livre de Kautsky. Le dernier ouvrage de cet écrivain : *Terrorisme et Communisme*, paraît chez le même

éditeur que le recueil des documents falsifiés, trouvés en Amérique, sur la « corruption » des bolchevicks par l'état-major allemand.

Ces exemples suffisent pour révéler la véritable physionomie de toute une rangée des chefs de la droite de l'U. S. P. Les ouvriers qui adhèrent à ce parti doivent comprendre que, sans une rupture complète avec ces leaders de droite, le développement de la révolution prolétarienne, ne peut être facilité par ce parti ouvrier. Il est maintenant évident que si la révolution suit en Allemagne un si pénible cours, c'est parce que les Scheidemann et Cie ont réussi à désarmer le peuple ; que l'union ne s'est pas établie au début entre la Révolution allemande et la Russie des Soviets et que le vieil appareil de l'Etat a été maintenu en vigueur. Une grande partie de la faute et de la responsabilité incombe aux chefs de la droite de l'U.S.P. Pour remonter le courant, les fautes commises doivent être reconnues et corrigées ; pour cela, les ouvriers adhérents de l'U.S.P. ont le devoir de redresser, en premier lieu, les directives du Parti, même en passant par-dessus la tête de certains de leurs chefs.

II. — Les fautes principales de l'U. S. P.

L'idéologie des chefs de l'U.S.P. n'est pas une conception spécifiquement allemande. Les Longuettistes, en France ; l'I. L. P., en Angleterre ; l'A.S.P., en Amérique et d'autres encore, partagent leur point de vue. Leur caractéristique est l'hésitation perpétuelle entre la trahison socialiste ouverte — type Noske — et le terrain du Prolétariat révolutionnaire, c'est-à-dire le Communisme.

Nous résumons ces fautes dans les points suivants :

1). La dictature signifie le renversement de la bourgeoisie par une classe, le Prolétariat, et plus exactement par son avant-garde révolutionnaire.

Demander que l'avant-garde soit devenue la majorité du peuple, au moyen d'élections dans les Parlements bourgeois, Assemblées Constituantes bourgeoises, etc., c'est-à-dire, par le vote acquis tandis qu'existent l'esclavage du salariat, la propriété privée des moyens de production et l'exploitation des salariés sous le joug des exploiters, c'est, à proprement parler, abandonner, en fait, le point de vue de la dictature du prolétariat et se placer sur le terrain de la démocratie bourgeoise.

C'est que font les leaders de la droite ou Indépendants d'Allemagne et les Longuettistes de France. Ces partis répètent les phrases des démocrates bourgeois sur la majorité du « peuple » (trompé par la bourgeoisie et aplâti par le capital) et se tiennent toujours objectivement du côté de la bourgeoisie.

2° La Dictature du Prolétariat signifie la reconnaissance de la nécessité de briser par la

force, l'opposition des exploiters ; elle implique la volonté, les moyens et la décision nécessaires pour l'exécuter.

La bourgeoisie, même républicaine et démocratique (par exemple en Allemagne, en Suisse, en Amérique), a recours systématiquement aux pogroms, au lynchage, au meurtre, aux coups de forces militaires, à la terreur contre les Communistes et, en réalité, contre toutes les poussées révolutionnaires du Prolétariat. Dans ces conditions, renoncer à l'emploi, de la force, à la terreur signifie partager les illusions de la petite bourgeoisie sur la paix sociale, équivaut à se muer en petits bourgeois larmoyants ou, pour parler de façon concrète, à être pris de peur devant le sabre des officiers.

En effet, la plus criminelle et la plus réactionnaire des guerres impérialistes, celle de 1914-1918 a formé dans tous les pays, y compris les républiques démocratiques, des dizaines de mille d'officiers révolutionnaires qu'elle a placés au premier plan de la politique et qui répandent la terreur en la faisant servir, au profit de la bourgeoisie et du capital, contre le Prolétariat. Les discours de quelques-uns des leaders des Indépendants au Congrès de Leipzig sur la question de « l'inadmissibilité morale » de la terreur de la part des ouvriers à l'égard des gardes blancs, bourreaux du prolétariat, prouvent que les chefs étaient complètement imprégnés des idées de la petite bourgeoisie.

Cette crainte de la terreur, manifestée par les leaders de droite des Indépendants Allemands et par les Longuettistes français dans leurs discours au Parlement, dans leurs articles régionaux, comme dans leur agitation et leur propagande, est, en fait, un abandon total du chemin conduisant à la Dictature du Prolétariat, un passage à la position de la démocratie petite bourgeoise ; c'est la *démoralisation* de la conscience révolutionnaire des ouvriers.

3° Il en est de même pour la guerre civile. Après la guerre impérialiste, en face des généraux et des officiers réactionnaires qui appliquent la terreur contre le prolétariat ; en face du fait que déjà, la politique actuelle de tous les Etats bourgeois prépare de nouvelles guerres impérialistes, que les conséquences de toute leur politique rendent inévitables ; dans ces conditions, condamner la guerre civile contre les exploiters, même la redouter équivaut, en réalité, à favoriser la réaction. C'est avoir peur d'une victoire des ouvriers, qui peut coûter une dizaine de mille de victimes, pour faire place à un nouveau bain de sang impérialiste qui, hier, a fait des millions de victimes et en fera demain. C'est faire le jeu des généraux et des officiers bourgeois et faciliter leurs entreprises réactionnaires.

La position sentimentale, douceuse, petite bourgeoise des chefs allemands des Indépendants comme des Longuettistes français dans la question de la guerre civile est également réactionnaire, en fait. On ferme les yeux à

l'endroit des gardes blanches, de leur préparation et de leur création par la bourgeoisie et l'on se détourne avec horreur de la formation d'une garde rouge, d'une armée rouge du Proletariat capable d'écraser la résistance des exploités.

4° La Dictature du Proletariat et le pouvoir des Conseils signifient la claire reconnaissance de la nécessité de briser l'appareil de l'Etat (même républicain ou démocratique), les tribunaux, la bureaucratie civile ou militaire et de le mettre en pièces. Les chefs de la droite des Indépendants allemands et les Longuetistes français, ne manifestent ni la reconnaissance de cette vérité, ni la moindre velléité d'agitation dans ce sens ; bien pis, ils conduisent toute l'agitation dans le sens opposé.

Toute révolution signifie, à l'encontre d'une réforme, une crise profonde, politique et économique, ayant sa fin en soi et indépendante de la crise provoquée par la guerre. Le devoir du Parti révolutionnaire du Proletariat est de faire comprendre aux ouvriers et aux paysans qu'il faut avoir le courage d'affronter résolument cette crise et de trouver, dans des mesures révolutionnaires, la force nécessaire pour la surmonter. Ce n'est qu'en surmontant cette crise à l'aide de l'enthousiasme révolutionnaire, d'une énergie révolutionnaire, prête aux plus durs sacrifices, que le Proletariat peut vaincre les exploités et finalement libérer l'humanité de la guerre, du joug du Capital, de l'esclavage du Salarial.

Il n'y a pas d'autre route, en effet, les essais pour réformer le Capitalisme ont provoqué hier des batailles impérialistes avec leurs millions de victimes et des crises sans fin ; demain, ils en provoqueront de nouvelles. C'est cette pensée fondamentale, sans laquelle la Dictature du Proletariat n'est plus qu'une phrase vide de sens, que les Indépendants et les Longuetistes ne comprennent pas, négligent dans leur propagande et n'expliquent pas aux masses.

Au contraire, ils effraient par tous les moyens le proletariat, en lui représentant les difficultés qu'entraîne avec elle la Révolution prolétarienne. Pourtant le rétablissement économique ne peut être envisagé que par le moyen de la Dictature prolétarienne, car, sur la base Capitaliste, la décomposition actuelle, qui chaque jour s'accroît davantage, est seule possible. Par leur timidité petite-bourgeoise, les leaders de l'U.S.P. ne font que tirer les choses en longueur et augmenter par là les souffrances du Proletariat.

Le système soviétique est l'effondrement du mensonge bourgeois. La liberté de corrompre la presse, la liberté pour les riches et les capitalistes d'acheter les journaux, de payer des centaines de journaux pour fausser la soi-disant « opinion publique », c'est ce qu'on appelle la liberté de la presse. Les Indépendants allemands, pas plus que leurs collègues de l'étranger, ne comprennent cette vérité ; ils n'agissent pas en conformité

avec elle ; ils ne font pas chaque jour le l'agitation pour faire cesser, révolutionnairement, cet asservissement de la presse par le Capital, que la démocratie bourgeoise qualifie mensongèrement de liberté de la presse. En négligeant une telle agitation, les Indépendants ne reconnaissent que du bout des lèvres le pouvoir des Soviets ; en réalité, ils sont complètement dominés par les préjugés de la Démocratie bourgeoise.

L'expropriation des imprimeries et des dépôts de papier — mesure essentielle — ne peut être exposée par eux ; ils ne la comprennent même pas. Il en est de même pour la liberté de réunion ; cette liberté est un mensonge tant que les nôtres possèdent ou peuvent acheter tous les édifices et lieux publics ; de même pour le désarmement du peuple, la liberté d'instruction, la liberté d'hospitalité et toutes les organisations religieuses, destinées à endormir et tromper les masses ainsi que toutes les autres libertés bourgeoises et démocratiques.

7° La Dictature du Proletariat signifie amener la richesse, la décision, toute la masse des travailleurs et des exploités de son côté, du côté de l'avant-garde révolutionnaire du Proletariat, par des mesures révolutionnaires, par l'expropriation des exploités. Or, on ne trouve aucune mention de celles-ci dans la propagande quotidienne des Indépendants d'Allemagne, c'est-à-dire dans la *Freiheit*. Pas davantage chez les Longuetistes. Cette propagande est particulièrement nécessaire près du proletariat rural, près des petits cultivateurs (paysans n'exploitant aucun salarié, paysans ne vendant pas ou presque pas de blé). C'est près de ces couches de la population qu'il faut expliquer chaque jour clairement, simplement, d'une façon concrète et populaire que le Proletariat, après la conquête du pouvoir, améliorera leur situation aux dépens des propriétaires fonciers expropriés ; qu'ils seront délivrés du joug des gros propriétaires fonciers, libérés de leurs dettes, etc., etc... Les mêmes explications doivent être fournies aux artisans des villes non encore ou partiellement seulement prolétarisés. Or cette propagande n'est pas faite par les Indépendants.

8° La Dictature du Proletariat suppose la reconnaissance claire et nette de cette vérité que le proletariat représente en fait dans toute société capitaliste, en raison même de sa situation économique objective, les intérêts de la masse entière des producteurs et exploités, de tous les prolétaires (c'est-à-dire de tous ceux qui vivent totalement ou partiellement de la vente de leur force de travail), y compris tous les petits paysans.

Ces couches des partis bourgeois et petit-bourgeois adhèrent aux partis bourgeois et petit-bourgeois (parmi eux figurent également les partis de la II^e Internationale) non en raison de leur libre consentement, comme la démocratie petit-bourgeoise, mais en raison d'une tromperie de la bourgeoisie, de leur assou-

plissement au Capital, ou d'une tromperie de leurs chefs petit-bourgeois.

Ces couches de la population (les demi-prolétaires et les petits paysans) ne peuvent être amenées par le Prolétariat à ses côtés qu'après sa conquête du pouvoir de l'Etat, c'est-à-dire, qu'après qu'il aura renversé la bourgeoisie, libérant ainsi ces producteurs du joug du Capital et leur montrant, par la pratique, quelle utilité est pour eux le pouvoir prolétarien (libération des exploités).

Ce sont ces pensées, formant la base et l'idée essentielle de la Dictature du Prolétariat, que les Indépendants d'Allemagne et les Longuetistes de France ne comprennent pas et ne propagent pas parmi les masses.

9° Les Indépendants (leur aile droite) et les Longuetistes ne fomentent aucune agitation dans l'armée (pénétration dans l'armée afin de préparer son passage du côté des ouvriers contre la bourgeoisie). Ils ne créent, dans ce but, aucune organisation.

Ils ne répondent pas aux coups de force de la bourgeoisie, empiétant constamment sur la « légalité » (après comme pendant la guerre impérialiste), par une propagande systématique en faveur d'organisations illégales et par la création de celles-ci.

Sans union de travaux légaux et illégaux, d'organisations légales et illégales, il ne peut être question d'un vrai Parti révolutionnaire prolétarien ni en Allemagne, ni en Suède, ni en Angleterre, ni en France.

10° Les leaders de droite posent la question fondamentale de la Révolution socialiste, l'expropriation des exploités, sous la dénomination de « Socialisation » et ils la posent sous forme réformiste et non révolutionnaire. Le mot « Socialisation » masque la nécessité de la confiscation, rendue indispensable par le poids des dettes impérialistes et par l'appauvrissement des ouvriers ; il masque la résistance des exploités et l'obligation de mesures révolutionnaires, de la part du Prolétariat, pour la réduire. Cette façon de poser le problème engendre forcément des illusions réformistes qui ne conviennent aucunement à la Dictature du Prolétariat.

11° L'Internationale Communiste ne tient pas pour injustifiée, mais pour inadmissible, au point de vue des principes, que l'U.S.P., qui adopte, en fait, les idées fondamentales des spartakistes, tout en se les assimilant trop lentement et de façon imparfaite, n'ait pas dit un mot, dans les résolutions de son Congrès, sur l'union avec le Parti communiste allemand (*spartakusbund*). L'unité du prolétariat révolutionnaire exige cette union. On ne peut pourtant pas reconnaître, en fait, la Dictature du Prolétariat et le pouvoir des Soviets, sans entreprendre certaines démarches montrant que l'avant-garde du prolétariat d'un pays donné a fourni, par une longue et dure lutte (tant contre les opportunistes que contre les syndicalistes et les demi-anarchistes de gauche), la preuve de sa capacité à conduire la classe ouvrière à une semblable dictature ;

et qu'elle sera soutenue par tous les ouvriers conscients, que son autorité est établie et que ses conquêtes seraient solidement protégées et développées.

La Ligue Spartakus en Allemagne, qui a été fondée par des chefs tels que *Rosa Luxembour*g et *Karl Liebknecht*, est précisément un de ces groupements qui ont assimilé la signification internationale de son avant-garde : aussi la tentative qu'ont faite en Allemagne les Indépendants, pour la circonvenir, est-elle impossible.

Ceci coïncide avec le fait que les leaders de l'U.S.P. n'expriment pas théoriquement l'opinion des masses ouvrières de ce Parti, car ils se trouvent beaucoup plus à droite que celles-ci. Il n'y a pas de conciliation possible avec cette calamité qui, dans la période de 1889 à 1919, a causé au prolétariat des souffrances sans précédent, parce qu'elle est masquée par la séparation existant entre la parole et l'action.

C'est ainsi que toute la propagande, toute l'agitation, toute l'organisation des Indépendants et des Longuetistes sont, dans leur ensemble, beaucoup plus démocratiques et petit-bourgeoises que prolétariennes et révolutionnaires ; elles sont pacifistes et non socialistes-révolutionnaires.

En conséquence, la « reconnaissance » par eux de la Dictature du Prolétariat et du pouvoir des Soviets reste toute verbale.

III.— L'U.S.P. et l'Internationale.

Cette même politique lâche et petit-bourgeoise dirige les leaders de droite de l'U.S.P. dans la question de l'Union Internationale du Prolétariat.

1° Les Indépendants de droite et les Longuetistes ne développent pas parmi les masses la conscience de la corruption, de la pourriture de ce réformisme qui a dominé, en fait, de 1889 à 1914 dans la II^e Internationale et l'a conduite à sa perte, mais plutôt ils éteignent cette conscience ; ils cachent la maladie au lieu de la découvrir. La question de l'effondrement de la II^e Internationale, dont la signification est énorme dans l'histoire mondiale, l'étude de ses causes, les erreurs principales et les crimes de la II^e Internationale ; son rôle comme assistance à la « Société des Nations », sont autant de questions qui ont été entièrement laissées de côté par l'U.S.P. En cachant ces crimes, il obscurcit la conscience de classe des masses prolétariennes.

2° Les Indépendants et les Longuetistes ne comprennent pas et ne font pas comprendre aux masses que les profits impérialistes des pays les plus avancés ont permis à ceux-ci — et leur permettent actuellement encore — de corrompre les couches supérieures du prolétariat et, en leur jetant les miettes du profit supplémentaire qu'ils retirent des colonies et de l'exploitation financière des pays plus fai-

bles, de créer une couche d'ouvriers privilégiés.

Sans avertir de ce danger, sans combat, non seulement contre l'aristocratie des Trade-Unions, mais aussi contre toutes les idées émanant de la partie bourgeoise des corps de métier, de l'aristocratie du travail, des privilégiés des couches supérieures ouvrières, sans un effort constant pour chasser du parti révolutionnaire les représentants de cet esprit, sans appels aux couches inférieures, aux masses sans cesse élargies, à la véritable majorité des exploités, il ne peut être question d'une Dictature du Proletariat.

3° Le manque d'envie ou de moyen de rompre avec les couches supérieures ouvrières atteintes par l'impérialisme se révèle également chez les Indépendants de droite et les Longuetistes par le fait qu'ils négligent toute agitation en vue de soutenir directement et par conviction les soulèvements et mouvements révolutionnaires des populations coloniales. Dans ces conditions, la condamnation de la politique coloniale et de l'impérialisme n'est plus qu'hypocrisie et correspond au simple gémissement d'un stupide petit-bourgeois.

4° Tout en quittant la II^e Internationale et en la condamnant en paroles (dans la brochure de Crispin, par exemple) les Indépendants serrent, en réalité, la main à un Frédéric Adler, membre du parti des Noske et Scheideman autrichiens. Les Indépendants tolèrent dans leur sein des écrivains qui nient toutes les bases fondamentales de la Dictature du Proletariat (Kautsky et Cie).

Les Indépendants ont pris part aux conférences jaunes de Berne et de Lucerne. Les Indépendants, après le Congrès de Leipzig, ont laissé leur organe central *Freiheit*, dans les mains d'Hilferding, pur droitier, adhérent à la II^e Internationale jaune. Cette opposition entre les mots et l'action caractérise toute la politique des chefs du Parti des Indépendants en Allemagne et des Longuetistes en France. Ces chefs vont jusqu'à opposer aux sympathies des masses ouvrières qui tendent vers le système des Soviets, les avantages de la démocratie petit-bourgeoise, et des couches supérieures du Proletariat, démoralisées par le réformisme.

5° Tandis que, sous la pression des masses ouvrières, les chefs de l'U.S.P. entrent en pourparlers avec l'Internationale communiste, ils s'adressent en même temps aux partis de la II^e Internationale (y compris la social-démocratie blanche de Mannerheim en Finlande). Ces partis s'intitulent social-révolutionnaires et proposent à l'Internationale Communiste de se réunir avec ces partis.

Cette tentative désespérée de fonder encore une quatrième Internationale bâtarde, sans programme défini, sans tactique ferme, sans perspective d'avenir, est vouée à l'insuccès. Mais elle prouve que les chefs de droite des Indépendants sabotent la résolution du Congrès de Leipzig de leur propre parti et ne pensent pas sincèrement à se joindre à

l'avant-garde de combat du prolétariat international.

Conformément à tout ce qui précède, le Comité Exécutif de l'Internationale Communiste déclare :

a) L'Internationale Communiste représente actuellement la plus grande force réunissant déjà les éléments les plus importants et véritablement révolutionnaires du mouvement prolétarien international.

Les partis et organisations suivants ont pris part au premier Congrès de l'Internationale Communiste, à Moscou (mars 1919) :

1. Le Parti Communiste d'Allemagne.
2. Le Parti Communiste de Russie.
3. Le Parti Communiste d'Autriche.
4. Le Parti Communiste de Hongrie.
5. La Gauche du Parti Social-démocrate de Suède.
6. Le Parti social-démocrate de Norvège.
7. Le Parti socialiste (l'opposition) de Suisse.
8. L'S.I.P. Américain.
9. La Fédération révolutionnaire des Balkans (« *Tessnialki* » bulgares) et le Parti Communiste de Roumanie.
10. Le Parti Communiste de Pologne.
11. Le Parti Communiste de Finlande.
12. Le Parti Communiste d'Ukraine.
13. Le Parti Communiste de Lettonie.
14. Le Parti Communiste de Lithuanie et de la Russie Blanche.
15. Le Parti Communiste d'Arménie.
16. Le Parti Communiste d'Esthonie.
17. Le Parti Communiste des Colons Allemands en Russie.
18. Le Parti Socialiste Britannique.
19. Le Groupe réuni des peuples orientaux de Russie.
20. La Gauche Zimmerwaldienne française.
21. Le Groupe Communiste tchèque (de Russie).
22. Le Groupe Communiste bulgare (de Russie).
23. Le Groupe Communiste des Slaves du Sud (de Russie).
24. Le Groupe Communiste anglais (de Russie).
25. Le Groupe Communiste français (de Russie).
26. Le Parti Communiste de Hollande.
27. La Ligue Américaine de propagande socialiste.
28. Le Groupe Communiste Suisse.
29. La Section du Turkestan du Bureau Central des peuples orientaux.
30. La Section turque du Bureau Central des peuples orientaux.
31. La Section géorgienne du Bureau Central des peuples orientaux.
32. La Section de l'Azerbeïdjan du Bureau Central des peuples orientaux.
33. La Section perse du Bureau Central des peuples orientaux.
34. Le Parti Ouvrier Socialiste de Finlande.
35. La Commission de Zimmerwald.
36. L'Union Ouvrière de Corée.

Dans les dix mois qui se sont écoulés depuis le Congrès Constitutif, les renseignements suivants ont été enregistrés sur les actes de solidarité avec l'Internationale Communiste. (Nous faisons remarquer que les données ci-dessous sont très incomplètes ; en réalité, le nombre des partis et organisations ayant fait acte d'adhésion à la 3^e Internationale est plus important.)

19 mars 1919. — Résolution enregistrée du Comité du Parti socialiste italien, à Milan, d'adhérer à l'Internationale Communiste.

8 avril. — Résolution enregistrée du Congrès du Parti ouvrier social-démocrate norvégien.

gien, d'adhérer à l'Internationale Communiste.

10 mai. — Nous avons reçu avis de l'entrée de l'Union des Jeunesses social-démocrates de Suède, dans la 3^e Internationale.

14 juin. — Résolution enregistrée de la Conférence de l'aile gauche du Parti social-démocrate suédois d'adhérer à la 3^e Internationale.

22 juin. — Nous avons reçu communication de la résolution d'adhésion du Congrès du Parti social-démocrate bulgare « Tessniaki ».

20 juillet. — Nous avons reçu communication de la résolution du Comité Central du Parti Communiste polonais d'adhésion effective à l'Internationale Communiste.

Juillet 1919. — Le Congrès du Parti social-suisse a décidé d'adhérer à la 3^e Internationale. Par voie de referendum, cette résolution n'a été approuvée que par une minorité, mais une très forte minorité. (Depuis, le Parti suisse a décidé à nouveau son adhésion à l'Internationale Communiste, en avril 1920. — N.D.L.R.)

AOÛT 1919. — Nous avons reçu avis de l'entrée du Parti communiste de la Galicie orientale dans la 3^e Internationale.

Nous avons reçu au cours du même mois, la même nouvelle au sujet de la Fédération ukrainienne, du Parti socialiste d'Amérique et d'une série d'organisations ouvrières de Finlande.

Octobre 1919. — Le Congrès du Parti socialiste italien confirma à Bologne, à une énorme majorité, l'entrée du Parti italien dans la 3^e Internationale.

23 octobre 1919. — Parvint l'avis d'adhésion du Parti socialiste britannique à la 3^e Internationale.

20 novembre. — Nous avons reçu avis de l'entrée d'une fraction du Parti socialiste danois dans la 3^e Internationale.

Décembre 1919. — Le Congrès des socialistes espagnols donna 12.500 voix contre 14.000 en faveur de la 3^e Internationale.

Au Congrès ouvrier scandinave (décembre 1919), 268 délégués, représentant 300.000 ouvriers, étaient présents ; les résolutions communistes furent adoptées à l'unanimité.

Décembre 1919. — Nous avons été avisés qu'un Congrès international des Jeunesses ouvrières avait eu lieu dans une ville d'Europe où se sont rencontrés les délégués de 220.000 membres du Parti, qui ont décidé à l'unanimité d'adhérer à l'Internationale Communiste.

Janvier 1920. — Nous avons reçu avis de l'entrée du Parti ouvrier écossais dans l'Internationale Communiste.

- Cette énumération suffit pour faire voir que toute l'avant-garde du prolétariat international combattant s'est réunie dans l'Internationale Communiste. Les partis ouvriers qui veulent sincèrement lutter pour la Dictature du Proletariat et le pouvoir des Conseils peuvent et doivent se joindre au noyau que constitue la III^e Internationale Communiste.

b) Le Comité Exécutif de l'Internationale Communiste est d'avis que, dans l'intérêt du succès de la lutte prolétarienne internationale, il n'est pas admissible de créer, sous aucun

prétexte, encore une nouvelle Union ouvrière qui, en réalité, ne peut en aucun cas être Révolutionnaire. La division des forces du prolétariat international ne peut servir que les intérêts du Capital et de ses domestiques, devenus socialistes.

c) Le Comité Exécutif de l'Internationale Communiste estime particulièrement souhaitable d'entrer en pourparlers avec les Partis qui se sont déclarés prêts à rompre définitivement avec la II^e Internationale. Dans ce but, le Comité Exécutif demande aux représentants de ces partis de venir en Russie, où l'organe de l'Internationale Communiste a présentement son siège. Quelles que soient les difficultés d'ordre technique du passage de la frontière, l'expérience a montré que le voyage des délégués des partis en question reste possible.

d) Le Comité Exécutif de l'Internationale Communiste n'ignore pas qu'en raison de la complexité des circonstances et des particularités spécifiques du développement de la révolution, il est nécessaire de tenir largement compte de ces particularités ; aussi sommes-nous tout à fait disposés à élargir la III^e Internationale et à faire notre profit de l'expérience du mouvement prolétarien dans tous les pays ; à corriger et à compléter le programme de la III^e Internationale, sur la base de la théorie marxiste et de l'expérience de la lutte révolutionnaire dans le monde entier.

Le Comité Exécutif, tout en saluant la résolution du Congrès de Leipzig, dans sa partie qui traite de la rupture avec la II^e Internationale, et en convoquant la délégation de l'U.S.P. à des pourparlers, exprime sa ferme conviction que par la reconnaissance de la capacité des masses prolétariennes, les rangs des chefs de l'U.S.P. seront épurés ; que le parti sera amené à s'unir avec le Parti Communiste d'Allemagne, et que finalement ses meilleurs éléments s'organiseront sous le drapeau commun de l'Internationale Communiste.

Le Comité Exécutif de l'Internationale Communiste propose aux ouvriers avertis d'Allemagne de faire connaître cette réponse dans les réunions publiques ouvrières et d'exiger des chefs de l'U.S.P. des réponses claires et précises à chacune des questions soulevées ici.

Le Comité Exécutif de l'Internationale Communiste adresse à l'héroïque prolétariat allemand son fraternel salut.

Moscou, le 5 février 1920.

Pour le Comité Exécutif
de l'Internationale Communiste,
Le Président : G. ZINOVIEV.

La Revue Communiste

Mensuelle

Directeur CH: RAPPOPORT

Le numéro : 3 francs

Paris

Loyauté des reconstruc-teurs

Le citoyen Frossard a annoncé, dans l'*Humanité*, la participation du parti ouvrier norvégien, adhérent à la 3^e Internationale, à la conférence dite de « reconstruction » de l'Internationale, c'est-à-dire ayant pour objet de former une Internationale où seraient maintenus en honneur les agissements de la 2^e Internationale trahisseuse.

Renseignements pris auprès de nos camarades norvégiens, l'assertion de Frossard est reconnue inexacte. Le P. O. de Norvège reste fidèle à l'Internationale Communiste et repousse toute compromission avec les reconstruc-teurs.

Nous n'avons pas reçu encore la réponse de la gauche socialiste danoise, à laquelle Frossard imputait aussi l'intention de rompre la solidarité communiste internationale. Mais nul doute qu'elle concorde avec celle du parti norvégien. C'est faire injure à des communistes que les supposer capables de « donner » dans la diplomatie équivoque des reconstruc-teurs.

Quant au Parti Socialiste américain, son adhésion à la 3^e Internationale n'a été prise au sérieux par personne, ni par les membres de ce parti eux-mêmes. Il doit logiquement participer aux combinaisons des reconstruc-teurs, auxquels nous l'abandonnons bien volontiers. L'adhésion des deux Partis Communistes, du Socialist Labour Party et des I. W. W., à l'Internationale Communiste, nous suffit. L'Internationale Communiste ne racole pas des troupes à tort et à travers, pour grossir ses effectifs ; elle n'incorpore que les organisations vraiment communistes, c'est-à-dire celles qui ne se contentent pas de parler en communistes, mais qui agissent comme tels.

En février dernier, au Congrès de la Fédération de la Seine, les Reconstruc-teurs demandaient trois mois pour mettre leurs projets à exécution. Nous sommes dans la deuxième quinzaine de mai. Les trois mois, sont écoulés. La conférence reconstruc-trice n'a pas eu lieu. Le Parti français reste entre deux selles.

Combien de temps restera-t-il dans cette position dérisoire ? Cela dépendra des membres du Parti, qui doivent se préparer à dire leur mot. Il est temps de mettre à l'ordre du jour des sections et fédérations l'adhésion à l'Internationale Communiste. Et, cette fois, ne laissons pas escamoter les mandats par ces excellents, ces loyaux reconstruc-teurs...

Le citoyen Longuet s'est abondamment répandu en lamentations, en attribuant à notre ami Lorient une pernicieuse influence sur l'opinion de Lénine à son égard. Selon lui, une lettre de trente lignes du terrible Lorient a eu raison de l'excellente opinion que Lénine avait de l'attitude et de l'action de lui, Longuet. Le Président du Conseil des Commissaires du Peuple russe avait été retourné comme une crêpe par Lorient le diabolique.

Cette version effrontée et grotesque était d'autant plus méprisante que nul parmi ceux qui suivent le mouvement socialiste international, n'ignorait le point de vue de Lénine à l'endroit de Longuet, considéré depuis 1914 par les bolcheviks comme un autre Kautsky, avec la culture et le bagage intellectuel en moins.

La mauvaise foi du monsieur devient éclatante : ayant écrit à Lénine pour tenter une disculpation

superflue, Longuet a eu l'honneur d'une réponse... dont nous attendons depuis longtemps la publication. Nous attendrons sans doute encore longtemps.

Gageons qu'il faudra encore que le *Bulletin Communiste* publie ce document du plus haut intérêt.

NOTRE SOUSCRIPTION

Aux persécutions du gouvernement, il n'est pas deux réponses à faire. La seule qui vaille est de poursuivre la propagande et de continuer la lutte.

Nous renouvelons notre appel à nos lecteurs et amis. Que les souscriptions pleuvent ! Soutenez le Bulletin Communiste !

8^e liste

Quête faite le 1^{er} mai à Oyonnax, versée par Tanetta Carmelo : Ciocca, 0 fr. 50 ; Machatti, 0 fr. 50 ; G. Minno, 0 fr. 50 ; E. Minno, 0 fr. 50 ; C. A., 0 fr. 50 ; Magnea, 0 fr. 50 ; Bochiotti, 0 fr. 50 ; Munschini, 0 fr. 50 ; X..., 0 fr. 50 ; Lavier, 1 fr. ; C. Baul, 0 fr. 15 ; Lurgi, 0 fr. 50 ; Croset, 1 fr. ; Gonon, 1 fr. ; Perino, 1 fr. ; Paris, 1 fr. ; J. Brequel, 1 fr. ; Carculio, 0 fr. 50 ; Denepierre, 0 fr. 50 ; Michaud, 0 fr. 50 ; Graziano, 0 fr. 50 ; X..., 1 fr. ; Zanetta, 2 fr. 35 ; total : 16 fr. 50. — Hallier, 20 fr. ; citoyenne Gros-Jean, 10 fr. ; Neveu, 15 fr. ; contre les poursuites, 5 fr. ; Devués, Nancy, 0 fr. ; Pour la diffusion du Bulletin, 2 fr. ; Bari, Tours, 20 fr. ; une citoyenne (9^e section), 2 fr. ; Henri Landrin, 10 fr. ; Georges Leroy, 15 fr. ; pour soutenir le Bulletin, 0 fr. 50 ; A. P., 10 fr. ; Davrange (Villers), 2 fr.

Total de la 8^e liste : 138 fr.

Total des listes précédentes : 1.418 fr. 75.

Total général : 1.556 fr. 75.

NOTRE BULLETIN

Les abonnés à 20 numéros auront droit à quatre de ces publications.

A tous ceux qui souscriront un abonnement de 50 numéros, nous enverrons gratuitement (sur leur demande) huit publications à choisir dans la liste ci-dessous. Les indiquer seulement par les numéros.

Pour le port, joindre 0 fr. 50 en timbres pour les envois de 4 exemplaires, ou 1 franc pour ceux de huit.

Ceux qui sont déjà abonnés à 20 numéros peuvent nous demander leurs brochures.

LISTE DES PUBLICATIONS A CHOISIR

1. Manifeste et Résolution de l'Internationale communiste.
2. Hommage à la République des Soviets, par Henri Barbusse, etc.
3. Pochette de cartes postales (Lénine, Trotsky, Lounatcharsky, Alexandra Kollontai).
4. Lettre aux ouvriers américains, par N. Lénine.
5. Les Problèmes du Pouvoir des Soviets, par N. Lénine.
6. Terreur blanche et Terreur rouge, par Tchitchérine.
7. 2^e ou 3^e Internationale, par Robert Thal.
8. Vive la République des Soviets ! par Jacques Sadoul.
9. Eloge des Bolcheviks, par Boris Souvarine.
10. La 3^e Internationale, par Boris Souvarine.

SUR LES CONSEILS OUVRIERS

En présence du chaos créé par la guerre, le devoir essentiel du prolétariat est de s'emparer de la production et de l'organiser en vue de son propre intérêt. C'est même pour lui une impérieuse nécessité. La guerre a, en effet, « détraqué » le mécanisme de la production capitaliste, qui est devenu incapable de satisfaire aux besoins les plus essentiels des travailleurs. La bourgeoisie, qui sent de plus en plus le sol s'effondrer sous ses pas, se voit obligée, pour se maintenir au pouvoir, de faire peser sur la classe ouvrière un effroyable esclavage. Pour échapper à la misère et à la déchéance physique qui les menacent, les travailleurs devront donc prendre en mains, le pouvoir et engager une lutte à mort contre la bourgeoisie.

Les événements qui se produisent actuellement sous nos yeux, montrent combien ces considérations sont justifiées. Partout le prolétariat réagit avec force contre l'exploitation dont il est victime. Par la grève en masse, par l'insurrection armée, par la conquête violente des Pouvoirs publics, il signifie à la bourgeoisie qu'il entend être maître désormais de son travail et que l'heure est venue pour elle d'abandonner le pouvoir.

C'est dans les pays les plus fortement touchés par la guerre que cette lutte a atteint son maximum d'acuité. Ou bien le prolétariat s'y est emparé du pouvoir et a organisé la production à son profit, comme en Russie, ou bien il est parvenu à imposer à la bourgeoisie son droit de contrôle dans l'organisation de la production, comme en Allemagne et en Autriche. Par contre, dans les pays où persiste encore l'illusion de la « victoire », le prolétariat en est encore à la période de protestation.

Mais la logique avec laquelle les événements se déroulent, est d'une rigueur telle qu'il est facile de prévoir qu'avant peu ce prolétariat entrera, lui aussi, dans la phase de la lutte décisive contre le régime. *En Italie comme en France, en Angleterre comme en Amérique, le prolétariat sera fatalement obligé de s'emparer du pouvoir.*

Quelles formes nouvelles prendra la lutte ? C'est la seule question qui se pose. Et il apparaît tout de suite que l'expérience acquise par le prolétariat de l'Europe Orientale et Centrale, nous offre de précieux enseignements.

Le plus considérable, à notre sens, est celui qui concerne les Conseils ouvriers. *Partout où le prolétariat s'est vu obligé de prendre en mains le pouvoir ou d'engager la lutte décisive contre la bourgeoisie, il s'est organisé au sein des Conseils ouvriers.* En Russie, les Conseils forment la structure même du nouveau régime. En Allemagne, en Pologne,

en Autriche, c'est au sein des Conseils ouvriers que se concentre la lutte contre la bourgeoisie. Chaque fois que dans un coin quelconque de l'immense champ de bataille, une insurrection victorieuse libère momentanément les travailleurs, ils organisent immédiatement des Conseils qui prennent la direction du mouvement. Partout ailleurs, les Conseils luttent pour imposer le principe du contrôle ouvrier dans l'exploitation capitaliste et pour élargir ce contrôle jusqu'à la socialisation totale des moyens de production.

Cette expérience ne doit pas être perdue pour les travailleurs des pays de l'Entente. Ceux-ci comprendront que la création de Conseils ouvriers dans toutes les exploitations industrielles ou agricoles, partout où le travail du prolétariat est exploité par le capital, est le seul moyen pour eux de s'emparer de la direction de la production.

En effet, ce n'est qu'en créant des Conseils ouvriers et en luttant pour leur assurer un droit de contrôle de plus en plus étendu que la classe ouvrière peut aujourd'hui se libérer. La situation est devenue telle que toutes les autres formes d'action des masses doivent s'effacer devant celle-là comme ne répondant plus aux nécessités de l'heure présente. Il est aujourd'hui avéré que les manifestations pacifiques d'avant-guerre, par lesquelles le prolétariat prenait conscience de sa force, sont devenues de moins en moins efficaces. L'action parlementaire, qui était autrefois le pivot de l'action socialiste générale, est plus que jamais incapable d'apporter une solution quelconque à la crise actuelle, au point que les masses s'en désintéressent de plus en plus. Quant aux grèves purement corporatives, elles sont condamnées à l'échec, depuis que la bourgeoisie, fortement organisée dans l'Etat, réagit contre elles avec toutes les forces dont elle dispose (presse, police, armée, magistrature, unions patronales, ligues civiques pour lutter contre les grèves, etc...). Il n'est plus qu'un moyen pour le prolétariat de triompher dans le domaine de ses revendications journalières comme dans son effort d'émancipation totale, c'est de donner à toutes les grèves le caractère qu'elles doivent nécessairement avoir aujourd'hui, c'est-à-dire politique et révolutionnaire. Il y a là une nécessité de fer contre laquelle la bourgeoisie elle-même ne peut rien. Ne pouvant se maintenir au pouvoir qu'en exploitant toujours plus durement la classe ouvrière, elle est hors d'état d'assurer à celle-ci les conditions de vie qui lui étaient faites avant la guerre. C'est pourquoi elle cherche à briser par tous les moyens l'organisation économique, grâce à laquelle le prolétariat a jusqu'ici résisté à la tendance inhérente au régime capitaliste d'abaisser toujours davantage le ni-

veau de vie de la classe exploitée. *Toute grève est aujourd'hui révolutionnaire, parce qu'elle met en jeu l'existence même du régime capitaliste.* Les grèves ne réussiront donc que si aux anciennes organisations corporatives se substituent des organisations nouvelles, à la fois économiques et politiques, qui en prendront la direction et se chargeront de les faire aboutir en entreprenant la lutte révolutionnaire contre la bourgeoisie.

Les Conseils ouvriers s'ajouteront aux organisations syndicales, devenues incapables de résoudre les problèmes que pose la situation économique présente. Le syndicat est actuellement une forme d'organisation corporative et professionnelle. Groupant les travailleurs par métier ou par branche d'industrie, son rôle se trouve borné à la défense de leurs intérêts professionnels. Il est si peu une menace à l'ordre capitaliste que la bourgeoisie lui a donné une existence légale et une place dans l'ordre capitaliste. Loin d'être un facteur de révolution, il est au contraire un garant de l'ordre bourgeois.

De plus, — et il ne pouvait en être autrement, — les syndicats ont développé un fonctionnarisme ouvrier, empreint tout autant que l'autre d'idéologie bourgeoise et réactionnaire. La bureaucratie des syndicats s'est montrée partout comme l'un des meilleurs soutiens du régime capitaliste. D'autre part, la distance qui sépare les simples militants du bureau central qui régit toute la corporation, entrave le contrôle des administrés sur les administrateurs.

Le Conseil ouvrier fait disparaître ces inconvénients. Groupant les travailleurs sur le lieu du travail, il présente un caractère de souplesse qui le rend particulièrement apte à la lutte révolutionnaire. Il permet un contrôle étroit des ouvriers sur leurs délégués et réalise admirablement le self-government des masses. Intéressant tous les travailleurs à la lutte en faveur du contrôle sur les exploitations capitalistes et la socialisation des moyens de production, il constitue un instrument merveilleux de l'action prolétarienne.

C'est ce qu'ont déjà compris les ouvriers italiens. On sait qu'en Italie des conseils de fabrique ont été constitués dans un grand nombre d'usines. Ces conseils de fabrique ont aussitôt émis la prétention d'intervenir dans l'exploitation des usines et de supplanter peu à peu le patronat. Bien entendu, la bourgeoisie, qui comprend le danger de cette institution nouvelle, cherche à la combattre par tous les moyens. Mais les conseils de fabrique sont soutenus par toute la classe ouvrière, ainsi que par les anciennes organisations politiques ou syndicales. A Turin, comme dans tout le nord de l'Italie, où est concentrée l'industrie du pays, une agitation intense est faite depuis quelques mois autour des Conseils ouvriers. Récemment, la grève générale éclatait à Turin, en vue d'obliger le patronat à reconnaître le droit de contrôle des conseils de fabrique. Un Congrès des conseils de fabrique est en voie de préparation. A cet effet, la section

socialiste de Turin, l'Union des syndicats et le groupe anarchiste de cette ville, ont publié un manifeste dans lequel ils affirment la nécessité d'une forme d'organisation nouvelle, pour permettre le passage du régime capitaliste au régime communiste.

En Allemagne, les conseils d'exploitation, malgré la loi votée par l'Assemblée nationale, luttent sous l'influence des communistes et des indépendants, en faveur d'un élargissement de leurs prérogatives économiques, revendication qu'ils n'abandonneront pas avant d'avoir imposé à la bourgeoisie la socialisation totale des moyens de production et la main mise du prolétariat sur tout le système de l'économie nationale.

Ainsi, c'est vers la formation des Conseils ouvriers que s'oriente aujourd'hui le prolétariat révolutionnaire. Organes de lutte d'abord exclusivement économique, les Conseils ouvriers ne pourront s'imposer à la bourgeoisie et remplir leurs fonctions que par une lutte politique constante et acharnée. Groupant l'élite du prolétariat révolutionnaire, ils devront nécessairement prendre la tête de tous les mouvements de masses qui secouent de plus en plus le régime défailant, et les orienter vers la seule solution possible, c'est-à-dire la prise totale du pouvoir par la classe des travailleurs.

Le devoir présent de tous les communistes est de faire comprendre aux masses que si elles veulent échapper à la misère et à la ruine, elles devront jeter bas le régime capitaliste, organisé au profit d'une minorité d'exploiteurs, et le remplacer par le régime communiste, où la production sera organisée au seul profit des travailleurs. Il est de leur dire qu'elles ne se libéreront qu'en s'organisant et en luttant au sein des Conseils ouvriers pour arracher à la bourgeoisie la direction des entreprises.

Les communistes préconiseront donc partout la formation des conseils d'usines et la lutte en faveur du contrôle ouvrier sur la production, en attendant la prise du pouvoir par le prolétariat, seul gage de son émancipation totale.

Robert THAL.

Nota. — Ces lignes ont été écrites avant l'échec des grèves de Turin et la réunion du Conseil national italien. Nous nous proposons de tirer ultérieurement les leçons de cet échec et de commenter dans un prochain article les récentes décisions du C. N. I.

R. T.

Le Gérant : R. APERCE.



Travail exécuté
par des ouvriers payés
au tarif syndical

IMPRIMERIE FRANÇAISE (Maison J. Dangon)
Georges DANGON, imprimeur
123, rue Montmartre, Paris (2^e)